

## Le culte de l'inculture

par Boris Schreiber

Quelle chance de vivre dans une société, à une époque où l'on est si bien à l'abri de la culture. Car c'est cela, le fait le plus remarquable aujourd'hui. Oh ! je sais. La culture est partout et l'adjectif « culturel » ne s'est jamais aussi bien porté. Donc, pourquoi se plaindre ? Tout simplement parce que la culture que l'on porte aux nues, de nos jours est émasculée, vacillante, à l'image de la bonne et brave société dans laquelle nous vivons. Oui, une société ne semble être supportable que si elle vacille, glougloute, et elle ne peut le faire qu'à la condition de se voir dans une culture, et non de s'y perdre.

En ce sens, elle peut être contente : n'avons-nous pas des artistes, des littérateurs qui nous servent non pas des problèmes, mais des salmis de problèmes, de toutes petites choses, faciles à mâcher, faciles à écouler, aimablement insignifiantes ? Autrefois on disait : « L'homme est la mesure de toute chose ». Aujourd'hui on dit : « L'homme du vingtième siècle est la mesure de toute chose ». Or l'homme du vingtième siècle ayant quasiment disparu, s'étant quasiment liquéfié, on peut en toute quiétude le montrer tel qu'il est : inexistant. Alors, vive les œuvrettes où l'on parle de rien, de personne, conçues par rien ni personne. Ce genre de culture, quel repos ! Comme il est agréable de voir qu'elle efface la vraie culture, qui est dépassement : désagréable dépassement.

Le plus curieux est de constater que les abris « anti-culture », contrairement aux abris anti-atomiques, sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus vermoulus. L'Université, une certaine littérature, un certain théâtre : quels merveilleux abris contre le rayonnement dangereux de la rupture vraie, ce rayonnement qui fait mal. Car c'est cela : il fait mal. Sinon il n'y a rien. Il ne s'agit pas de choquer, d'émouvoir, d'étonner : il s'agit de faire mal, fût-ce à cette nécessité même, et cette définition me paraît s'appliquer également à l'origine de la culture. Souvent on rejette une œuvre contemporaine, au profit d'une œuvre d'autrefois, d'une de ces œuvres dont on se plaît à dire qu'elle est la source de tout. Souvent aussi (et c'est là une surprenante hypocrisie) on fait croire aux gens qu'ils sont « les héritiers de la culture grecque ».

En effet, parcourez un peu les programmes de théâtre de Paris, cette « capitale culturelle » et vous verrez tout de suite que Paris est l'héritière d'Athènes. Les pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, sont très souvent jouées n'est-ce pas ? Cela illustre si bien de tristes évidences : les héritiers un peu dégénérés ne supportent plus la confrontation avec les créateurs, les géants d'autrefois.

Voilà ce qu'on est obligé de dire lorsqu'on peut enfin voir une de ces tragédies, par exemple *Électre* que joue Silvia Montfort. Il me semble qu'il y a là un exemple parfait de spectacle « total ». C'est-à-dire d'un spectacle sans musique, sans décor, sans fioritures, mais dans lequel il y a « tout ». Il ne s'agit pas ici de juger, d'analyser, mais plus simplement d'exprimer une constatation : nous avons besoin d'assister à des confrontations avec l'absolu. Face à des œuvres, au sujet desquelles l'on ne peut parler que de situations, d'interprétation, en voilà au moins une, vivante, palpable, pour laquelle on peut dire qu'il y a une « vision ». Vision telle que le spectacle n'ajoute qu'à peine à la lecture : juste l'essentiel, ce qui fait irruption malgré le spectateur et l'acteur, et c'est là, la suprême fidélité. Dans une œuvre où il n'y a rien, les détails extérieurs sont nécessaires puisqu'il s'agit de camoufler ce rien. Mais dans la simple description des liens qui unissent l'homme à ce qui le dépasse faut-il autre chose de la part de l'auteur, de l'acteur, (du spectateur) que d'exiger de soi l'impossible ? Non, il ne faut rien d'autre et c'est d'une dure simplicité. Mais sans elle, il n'y ni culture ni esprit ni...

Mais quoi ? Peut-être ne faut-il pas désespérer ? L'esprit, de nos jours, a peut-être un héritier ? Alors disons tous en chœur : « L'esprit est mort, vive l'homme ».